

Ahmed Kélimatov

Tchéchénie,
opération « Châtiment »

TRADUIT DU RUSSE

avec la participation
d'Anne Souin et Tilda Lovi

Éditions Temps & Périodes

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Il y a des vérités qu'il serait criminel de taire. Je n'ai pas écrit ce livre pour parler de moi. Les faits rapportés sont l'histoire de notre temps. Ce n'est ni l'intérêt ni la gloire qui me pousse, et les considérations du monde me préoccupent moins que la crainte de ne pas exécuter la volonté de Celui qui m'a donné la vie, m'a envoyé dans le monde et vers lequel, comme tout homme, je retournerai bientôt.

Je prie le lecteur de regarder ces faits sans précipitation et sans irritation, en évitant les conjectures et les interprétations superflues. S'il n'est pas d'accord avec moi, je lui demande de considérer ce qu'il estime être des erreurs non pas avec mépris et haine, mais avec compassion et amour.

L'injustice et la cruauté des hommes décrites dans ce livre sont incontestablement la conséquence de leur aveuglement. Ils ne reconnaissent pas en Dieu leur créateur et mesurent par conséquent la vérité à leur aune. Nous ne les jugerons pas...

Ahmed Kélimatov

PREMIÈRE PARTIE

QUAND LE DIABLE SE REPOSE

CHAPITRE UN

SUR LA CRÊTE DU PASSÉ

*Comment pouvons-nous savoir ce qu'est la mort
quand nous ne savons pas encore ce qu'est la vie?*

CONFUCIUS

Dans les années soixante précédant notre ère, l'empereur romain Jules César, après avoir soumis les Germains et les autres peuples européens, atteignit la frontière de l'actuelle Tchétchénie, aux confins des possessions de Kaukas et de son petit-fils Dourdzouk, autrement dit la Nakhie*¹, des terres habitées par les Nakhs. Les Tchétchènes se gardèrent bien d'envenimer leurs rapports avec les Romains : il y avait parmi ceux-ci des tribus sumériennes, les Étrusques*, qui parlaient avec les Tchétchènes un dialecte nakh. Ils vinrent renforcer les légions romaines et tous unis partirent à la conquête de la Bretagne. C'est là, en Bretagne, que naquit la légende du roi Arthur dont l'arbre généalogique nous ramène aux racines nakhs des chevaliers de la Table ronde...

Les millénaires passent... L'URSS s'effondre. Beaucoup de gens ont pensé que cet effondrement entraînerait des catastrophes terribles. Les adversaires d'une Russie forte, surtout à l'intérieur même du pays, tentent d'anéantir la matrice de l'ex-grande puissance et déchaînent la guerre en Tchétchénie en espérant non seulement dévaster le pays, mais aussi l'achever.

Comme n'importe quel autre peuple, les Tchétchènes ont ici-bas leur destin, et celui-ci, directement ou indirectement, a agi sur la formation de leur mentalité nationale. Du plus loin qu'on se souvienne, nous ne trouvons aucun livre rela-

1. Tous les mots suivis d'un astérisque renvoient au Glossaire de l'auteur, p. 448.

tant l'histoire de ce peuple, et force est de constater que nous sommes dans la plus totale ignorance. Il est bien sûr question ici et là de Tchétchènes, de tribus sauvages vivant dans les montagnes, d'hommes courageux et cruels, de gens simples au tempérament rebelle. Mais les descriptions contradictoires, émanant la plupart du temps de poètes et d'écrivains, ne coïncident pas non plus avec l'image des militaires commandant les expéditions russes dans le Caucase.

Le lecteur dispose d'ouvrages d'historiens militaires consacrés au Caucase et aux guerres russo-tchétchènes. Il existe même une *Histoire des peuples du Caucase du Nord* en deux volumes dans laquelle on serait bien en mal de trouver une quelconque information sur l'histoire des Nakhs. Comme il arrive toujours en pareil cas, les mythes, sous couvert de science, sont venus combler cette absence de connaissances.

Des siècles durant ils ont été entretenus par des cerbères locaux agissant sur ordre des puissants du moment : la chancellerie secrète de l'empereur de Russie, le comité central du PCUS ou le KGB. Pour ces instruments du pouvoir en place, il s'agissait moins de combattre des mythes exotiques que de s'en prendre à toute velléité de connaissances véritables sur le passé des Tchétchènes, ce qui à leurs yeux était infiniment plus dangereux. Pendant longtemps le sujet fut tabou. Ces interdictions mettaient dans l'impasse de nombreux savants et chercheurs : il ne peut guère y avoir de blancs en histoire. Résultat, les uns cessèrent de s'intéresser à ce sujet, les autres estimèrent que la recherche de la vérité était un métier difficile et les troisièmes finirent par se faire à propos de ce peuple les idées les plus absurdes. Bref, la région où s'étaient originellement établis les descendants du prophète Noé constituait en matière d'information ethnographique un terrain vierge.

Il est important, lorsqu'il s'agit de l'histoire des Tchétchènes, que le lecteur ne se laisse pas influencer par les manuels réali-

sés sous le régime soviétique, qui regorgent de falsifications. Les Tchétchènes ont toujours senti, su qui ils étaient non seulement grâce à la mémoire inscrite dans leurs gènes, mais aussi grâce à leurs racines, à leurs voisins et frères de sang, Géorgiens, Arméniens, Daghestanais...

Au XI^e siècle, un moine érudit, Léonti Mroveli*, a écrit une *Vie des rois de Kartli*, ouvrage historique qui puise à des sources encore plus anciennes, géorgiennes et probablement arméniennes. Ce livre marque le début d'une suite de chroniques géorgiennes anciennes réunies entre les XII^e et XIV^e siècles sous le titre de *Vie de la Géorgie*.

Léonti Mroveli relate ainsi l'origine des peuples caucasiens :

Rappelons avant tout que les Arméniens et les Kartveliens, les Raniens* et les Movkaniens*, les Hers*, les Mingrèles* et les Caucasiens, tous ces peuples ont un unique père: Targamos*. Ce Targamos était le fils de Tarchis*, petit-fils de Japhet, le fils de Noé. Targamos était un héros. Lors de l'édification de la tour de Babel, après que les langues se furent divisées, ces peuples se répandirent à travers le monde. Targamos vint s'installer avec toute sa tribu entre deux montagnes inaccessibles: l'Ararat et le Massis. Sa tribu était grande et innombrable, il eut une nombreuse descendance, ses fils et ses filles eurent à leur tour beaucoup d'enfants et de petits-enfants. Il vécut six cents ans. Les terres d'Ararat et de Massis ne suffisaient point à les contenir tous.

Le pays qui leur échut en partage s'étend à l'est jusqu'à la mer de Gourgen*, à l'ouest jusqu'à Pont-Euxin*, au sud jusqu'à la mer d'Ôrets* et au nord jusqu'au Caucase.

Plus loin Mroveli parle de la lutte victorieuse des Targamossiens contre l'Assyrie. Ayant refoulé puis écrasé les Assyriens, les huit frères, fils de Targamos, reçurent en partage des terres dans le Caucase où ils s'installèrent pour vivre. Six d'entre eux avec leurs tribus correspondantes (les Arméniens,

les Géorgiens, les Mingrèles, les Movkaniens, les Albanais et les Hers) demeurèrent en Transcaucasie. Évoquant le peuplement du nord du Caucase, Mroveli écrit :

Les terres situées au nord du Caucase n'étaient point l'apanage de Targamos et elles n'étaient guère habitées. Des espaces déserts s'étendaient depuis le Caucase jusqu'au grand fleuve qui se jette dans la mer de Darouband¹. Aussi Targamos choisit-il, parmi tous les héros, deux d'entre eux : Lekan (Lekos) et Kavkas. Il donna à Lekan les terres qui s'étendent vers le nord et le grand fleuve depuis la mer de Darouband jusqu'au fleuve Lomek'i (Térek). Kaukas reçut les terres qui s'étendent du Lomek* jusqu'aux frontières du Caucase à l'ouest.

Les terres des Daghestanais s'étendaient de la mer Caspienne jusqu'au Térek, et celles des Vaïnakhs*, du Térek « jusqu'aux frontières du Caucase à l'ouest ». Il est intéressant de noter que Mroveli désigne toujours l'actuel Térek sous le nom de Lomek qui dans la langue des Vaïnakhs signifie « fleuve des montagnes » (*lome-k'i*). Quant au terme géographique « Caucase », notons que les auteurs géorgiens anciens, et parmi eux Mroveli, sous-entendent toujours par là le Caucase central et plus concrètement l'Elbrous.

Après avoir décrit le peuplement de la partie septentrionale du Caucase par les Daghestanais et les Vaïnakhs, Mroveli revient aux événements survenus en Transcaucasie, dans les terres échues à Kartlos. Il évoque ses descendants, d'anciennes villes géorgiennes florissantes, Mikheta (Mtskheta), capitale du royaume de Kartli jusqu'à la fin du ^ve siècle après J.-C., c'est-à-dire l'ancienne capitale de la Géorgie, et parle du paganisme des Géorgiens.

La *Vie des rois de Kartli* rapporte l'apparition dans le nord du Caucase d'un autre peuple : les Ossètes*.

1. La mer Caspienne.

À cette époque, les Khazars se renforcèrent et s'en prirent aux tribus des Lekhs et des Kavkas. Les Targamossiens vivaient alors en paix. Dourdzouk, fils de Tiret régnait sur les fils de Kaukas. Les six fils de Targamos résolurent de chercher de l'aide pour lutter contre les Khazars. Toute la tribu des Targamossiens se rassembla pour leur porter secours, franchit les montagnes du Caucase et alla soumettre les contrées des Khazars, puis, ayant pris soin d'en fortifier les abords, s'en revint.

Les sources arméniennes anciennes établissent que tout le poids de la guerre contre les Khazars reposait sur les épaules des Vaïnakhs (ou Dzourdzouks*). Les Vaïnakhs demandèrent l'aide des transcauciens, et celle-ci une fois obtenue, c'est grâce aux forces armées que les terres des Khazars furent conquises...

L'histoire du Caucase n'est pas seulement aujourd'hui celle de processus destructeurs qui menacent le sort de toute l'humanité, elle est aussi l'histoire de nos origines. Le Caucase est au centre de l'histoire biblique. On peut sans conteste affirmer que c'est dans le Caucase, et plus précisément en un lieu plus tard identifié comme étant le mont Ararat, que Noé débarqua avec les hommes qui avaient échappé au déluge. L'Ararat dans la Bible ne désigne pas l'actuel mont du même nom, mais plus généralement « la barrière montagneuse du nord », autrement dit le Caucase que les anciens Juifs appelaient Ourartou. En arabe le Caucase s'appelait « Kaf, Kabkh, Kabk », en arménien « Kafaz ». Pour les anciens Grecs, cette région était non seulement celle où se succédaient des générations de dieux, mais également celle où Prométhée avait été enchaîné et où, comme dans la Bible, l'humanité avait pris naissance.

Parlant des Tchétchènes et des événements qui les ont frappés au milieu puis à la fin du xx^e siècle, on ne peut pas ne pas mentionner les travaux d'un l'anthropologue allemand J.-F. Blumenbach*. Les conclusions de ses recherches ont eu,

dans l'histoire récente, un impact considérable sur la vie des Tchétchènes. Elles touchent au problème probablement le plus épineux des relations humaines, celui des races. Blumenbach naquit en 1752 et mourut en 1840. Il s'occupait de nombreuses sciences, mais il est entré dans l'histoire comme étant celui qui le premier a qualifié la race blanche (aryenne, européenne) de « race caucasienne ». En anthropologie, cette désignation est restée, surtout aux États-Unis et en Europe occidentale. En Russie, après l'arrivée au pouvoir des Bolcheviks, on s'est empressé de substituer à ce terme celui de « race européenne ». Au milieu des années 1950, après la mort de Staline, les anthropologues de Tbilissi remirent l'ancien terme en usage, en réduisant et modifiant quelque peu son sens. Les chercheurs incluent dans le type anthropologique caucasoïde (l'un des quatre types répandus dans le Caucase, les autres étant le pontique, le caspien et l'ibérien) les montagnards de Géorgie, les Balkars*, les Karatchaïs*, les Ossètes, les Andis* et les Vaïnakhs. Situés au centre, les Vaïnakhs sont les représentants les plus marquants de ce type anthropologique considéré par les spécialistes comme étant « le plus caucasien des types caucasiens ».

On sait que dans l'Antiquité et au Moyen Âge, le Caucase était considéré comme l'axe de la Terre, la ligne non seulement mystique, mais également géographique qui sépare le Nord du Sud, l'Europe de l'Asie. Au centre du vieux monde et considéré selon la Bible comme le lieu à partir duquel, après le déluge, l'humanité se répandit par le monde, le Caucase est le mieux situé, selon Blumenbach, pour être le berceau de la race aryenne vivant au nord, au sud, à l'ouest et à l'est de ce pays montagneux, de l'Inde à la Bretagne, de l'Oural à l'Afrique. Effectivement, si l'on réunit les frontières de peuplement de la race blanche (aryenne) par des diagonales, on constate que leur point d'intersection se situe dans le Caucase.

Précisons que les travaux menés par Blumenbach (repris par Hörbiger*, Haushofer* et d'autres) permirent entre autre aux idéologues du national-socialisme allemand d'affirmer que le Caucase était la patrie historique des Aryens. «Là-bas, à l'est, on a conservé la trace de l'antique germanisation du Nord-Caucase. Les Tchétchènes sont une tribu aryenne.» Ces paroles d'Hitler, dont la majorité des Tchétchènes aujourd'hui encore ne soupçonne même pas l'existence, ont joué un rôle fatal dans la tragédie des Vaïnakhs. Les recherches de l'historien et linguiste Joseph Karst* sur ce sujet sont révélatrices. Selon lui, les témoignages des savants allemands sont loin de contredire les affirmations relatives à l'origine des Tchétchènes. «Les Tchétchènes – note-t-il – ne sont pas à proprement parler des Caucasiens; des points de vue ethniques et linguistiques, ils se distinguent nettement des autres peuples montagnards du Caucase. Ils sont le rejeton transféré au Caucase de la grande tribu hyperboréenne paléoasiatique qui s'étendait du pays de Touran à celui de Chanaan en passant par la Mésopotamie septentrionale», le pays de Touran désignant les terres situées à l'est de l'Iran, et celui de Chanaan la Palestine.

S'agissant de la langue tchétchène, Karst en fait le rejeton septentrional d'une langue mère antérieurement parlée plus au sud. La langue, on le sait, est toujours porteuse de l'histoire du peuple qui la parle. Beaucoup de mots hourrites, les Hourrites étant les ancêtres directs des Vaïnakhs, sont passés dans le sumérien considéré comme étant la plus ancienne des langues connues sur terre. Par conséquent la langue des Vaïnakhs, les Tchétchènes d'aujourd'hui, est sans conteste l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne. S'agissant de n'importe quel autre peuple, ce fait aurait certainement donné naissance à une très riche littérature scientifique.

Les anciens Tchétchènes (Kaukasiens, Dourdzouks), une fois installés sur le versant septentrional de la chaîne du

Caucase entrèrent en contact avec les Scythes puis avec les tribus nomades sarmates. Les liens avec les royaumes géorgiens et le monde antique se renforcèrent peu à peu. Les chroniques géorgiennes font allusion au groupe ethnique des Nakhs, autrement dit des ancêtres des Tchétchènes, et les auteurs romains Pline et Strabon parlent dans leurs ouvrages de tribus nakhs au premier siècle de notre ère. Durant le premier millénaire, les Nakhs luttent pour s'assurer le contrôle des défilés. Ils repoussent les tentatives de pénétration des légions romaines et de l'Iran sassanide. Entre les VII^e et IX^e siècles, conjointement avec les peuples de Géorgie et du Daghestan, ils refoulent plusieurs expéditions arabes.

En 1222 les cavaliers mongols menés par Gengis Khan, Djébé et Subedei débouchent depuis Derbent sur le Terek, traversant les montagnes du Daghestan et de la Tchétchénie. Mais le coup le plus rude est porté par les hordes du khan Baty, entre 1238 et 1240, après le saccage de l'Europe orientale. Le développement économique, social et politique de la Tchétchénie est interrompu pour des siècles. Ce sont surtout les populations des collines qui auront à souffrir de cet état de fait.

En dépit de ces difficultés, la population tchéchéne surmonta les conséquences de l'invasion et mit sur pied au XIV^e siècle une union féodale, le Simsim, gouvernée par le khan Gaiour. C'est alors qu'apparut à la tête d'une énorme armée de trois à quatre cent mille hommes un conquérant venu d'Asie centrale, Timour («le Boiteux» ainsi que le surnomment les récits des Vaïnakhs). Après avoir écrasé la Horde d'or, il dévasta les régions montagneuses dont le Simsim. Les pertes furent considérables. Timour, au risque de sa vie, eut à faire face à une résistance acharnée : nombreuses étaient les zones échappant à son autorité. La Tchétchénie fut partiellement ruinée.

À la charnière des ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, l'isthme caucasien devint la proie de trois grandes puissances : l'empire ottoman (avec son vassal le khanat de Crimée), l'Iran séfévide et la Moscovie. C'est au cours de cette lutte politique antagoniste qu'apparurent les premières forteresses russes et les implantations cosaques qui établissaient des liens diplomatiques entre les féodaux locaux, Istanbul, Moscou et Ispahan.

En 1588-1589, Moscou vit arriver la première ambassade tchéchéne. Les premiers signes d'implantation économique et politique tchéchéne ne pouvaient pas ne pas inquiéter les cercles dirigeants d'une Russie qui entendait élargir ses propres territoires au détriment de ses voisins du sud. Entrés en relation avec les féodaux tchéchénes dès les ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, les tsars russes menaient dans la région une politique autocratique d'annexion basée sur des rapports de vassalité.

À partir du ^{xviii}e siècle, avec Pierre I^{er}, la politique de la Russie dans le nord du Caucase revêt un caractère résolument colonial. Néanmoins, les Tchétchénes souhaitaient sincèrement l'établissement de liens amicaux et de rapports commerciaux avec leur voisin du nord. Afin de préserver la paix ils firent une série de concessions tout en s'opposant à l'ingérence des Russes qui tentaient de limiter leur souveraineté politique. Leur résistance était la même vis-à-vis des pressions agressives de la Turquie et de l'Iran.

En 1785, lorsque les généraux de Catherine II eurent achevé la fortification de leurs lignes militaires le long du Térék et du Kouban et aussi de Mozdok* à Vladikavkaz, bloquant ainsi les frontières septentrionales de la Tchétchénie, l'imam Mansour prit la tête d'un puissant mouvement populaire de libération. Il entendait structurer un état montagnard, mais le destin ne lui permit pas de mener à bien son entreprise et de s'opposer longtemps aux visées colonisatrices de l'empire russe. Fait prisonnier, Mansour acheva sa vie dans

les oubliettes de la forteresse de Schlüsselbourg à Saint-Pétersbourg. Le destin des deux imams successifs, Khovkil* et Mahomet, fut tout aussi malheureux.

À l'orée du XIX^e siècle, les Tchétchènes, pour l'heure libres et indépendants, étaient fiers de leur passé et prétendaient au rôle de leader des peuples montagnards. C'est à cette époque que le terme «tchétchène», comme autrefois celui de «tcherkesse», devint un nom commun collectif. La paix ne dura pas. À partir de 1816, la Tchétchénie doit lutter avec acharnement contre l'offensive russe conduite par le général Ermolov. Le nom de ce dernier est lié à des fusillades massives, au massacre des habitants de Dada-Iourt, l'un des plus anciens villages tchétchènes.

Le 22 août 1839, après la chute de la forteresse d'Akhoulgo assiégée par les Russes, Chamil, ex-imam du Daghestan et idéologue du *mouridisme* réactionnaire, s'enfuit en Tchétchénie alors libre. Le sort de la Tchétchénie rebelle était désormais entre les mains des troupes impériales russes...

De tous les peuples du Nord-Caucase, les Tchétchènes étaient non seulement les plus nombreux, mais aussi les seuls affranchis de la tutelle des princes, des riches propriétaires fonciers et des khans. Pour eux la liberté était une part indissociable de leur existence, et c'est la raison pour laquelle ils la défendaient farouchement au prix du sacrifice de leur propre vie. Près de la moitié d'entre eux périt dans cette guerre du Caucase. Chamil, qui avait pourtant juré fidélité et dévouement à la Tchétchénie, une fois celle-ci affaiblie, se rendit en se constituant prisonnier le 25 août 1859.

Après les évacuations forcées en Turquie dans les années 1830 et 1860, l'extermination causée par les guerres et, plus tard, la dékoulakisation et les exécutions massives durant la répression stalinienne, les Tchétchènes en 1944 n'étaient plus que quatre cent mille (408 000 d'après le recensement de 1939).

Le 23 février 1944, conformément à la volonté de Staline et de Beria, les Tchétchènes furent déportés en Asie centrale et dans le Kazakhstan. Plus de la moitié d'entre eux succombèrent en chemin ou sur les lieux d'exil.

Cinquante ans plus tard (le 11 décembre 1994), alors que la population tchétchène atteignait le million, les troupes fédérales entrèrent en Tchétchénie et, prétextant «l'instauration de l'ordre constitutionnel», engagèrent la guerre contre leurs propres citoyens. L'alliance entre ces «fédéraux» (terme employé pour désigner les militaires de l'armée de la Fédération russe en Tchétchénie) et des groupes de renégats qui se faisaient passer pour Tchétchènes permit aux ennemis de la Russie et du peuple tchétchène de se livrer à un énième génocide.

CHAPITRE DEUX

LES ORIGINES DE LA DOCTRINE

Dans la Chine ancienne, on disait de celui qui n'a pas un cœur compatissant et miséricordieux, un cœur pudique et fervent, qui renonce à soi et cède à autrui, qu'il n'était pas un homme. Suivant la logique des anciens Chinois, compassion et miséricorde participaient de l'humanité, pudeur et ferveur de la raison, renoncement à soi et ouverture à autrui de la bienveillance...

Chez les Vāinakhs* il existe un mot unique, *adamalla*, qui à lui seul inclut ces notions particulièrement riches et qui désigne précisément cet esprit d'humanité, autrement dit des qualités agréables à Dieu.

Les Tchétchènes considèrent ce principe de renoncement à soi et d'ouverture à autrui comme la quintessence de l'esprit d'humanité. Ce principe va cependant bien au-delà et les Tchétchènes l'appellent «donalla»; il s'agit d'une notion qui

de par son sens dépasse l'endurance et le courage. En fait preuve l'homme doté d'une énorme force de volonté, de courage, d'un sens aigu de la justice et de la morale. Cela signifie qu'on doit être en mesure de s'abstenir de ses propres besoins et céder à l'autre. On sait que les enfants d'une même famille grandissent avec des caractères différents, des capacités intellectuelles et physiques différentes. Des individus ont beau avoir un même père et une même mère, une même éducation, le fond de chacun, sa perception du monde, différent...

Dans le sud-est de la Tchétchénie, dans le district de Chali*, à 8 km de Kourtchaloï, sur la rive droite du Khoul-Khoulaou, est situé le village d'Avtoury* (Evtara en tchéthène). La tradition veut qu'il ait été fondé en 1792 par un certain Avtourkha. La population y est mélangée. Au sud de ce village, en direction de Gueldiguen, on aperçoit une hauteur que les habitants appellent «Tchéga», nom d'un *abrek** connu pour avoir, au milieu du XIX^e siècle, dénoncé l'injustice sociale. Un chant épique tchéthène lui est consacré. Beaucoup de personnages connus viennent de ce village d'Avtoury, mais le plus célèbre d'entre eux est Ahmed Avtourinski.

Tchéga appartenait à la lignée des Gounoï dont le fondateur est Goundala, originaire de Nachkha, un *aoul* (village) situé près de la rivière Goums (Goudermes*) sur le flanc d'une montagne. Goudala fonda le village de Gouni. Les habitants de Gouni disposaient alors de peu de terre, ce qui les obligea à quitter leur village pour s'établir dans la plaine où ils fondèrent un nouvel *aoul*: Aldy.

Un jour, à la suite d'une querelle, un habitant d'Aldy tua un jeune homme. Pour échapper à la vengeance, le coupable s'enfuit à Tchervlionnaïa, chez les Cosaques. Pour conserver la vie, le fuyard fut contraint de se faire chrétien et d'épouser une Cosaque. Avec le temps, la famille de ce Tchéthène

transplanté se multiplia : naquirent sept fils. Pour ces descendants, le village de Tchervlionnaïa était devenu leur patrie, leur mode de vie était celui des Cosaques...

Les arrière-petits-enfants de Tchéga, Khoja et Ibraguim, ont vécu jusqu'à nos jours. Khoja est mort en 1997 laissant une épouse et quatre fils. Suite à un concours de circonstances dont il sera question plus loin, Khoja au déclin de sa vie se trouvait hors de son village. Son fils Chamalou, conformément au testament de son père, enterra celui-ci en Kabardino-Balkarie, là où le défunt comptait trouver la paix et le repos dans les entrailles de la vaste terre.

Généralement l'homme est enclin à simplifier sa perception de la réalité environnante. Les Tchétchènes, eux, plutôt que d'utiliser des chiffres ronds pour parler de la vie du corps, procèdent par périodes de sept années. Lorsqu'un garçon a atteint sept ans, ils estiment pouvoir faire une proposition d'alliance aux parents de « l'élue ». Dans le peuple on dit en guise de plaisanterie que si la papakha (le bonnet caucasien) qu'on lance au garçon ne tombe pas par terre, le temps est venu de le marier. Chez les Vainakhs, sept ans équivalent en quelque sorte au cycle d'évolution spirituelle de l'individu, et quatorze ans (sept et sept) à celui de la maturation physique (le chiffre sept correspond au nombre de planètes, il est considéré comme favorable). Une fois les vingt ans passés, les dizaines prévalent. Le chiffre huit, lui, est celui de la femme : ses deux arrondis symbolisent l'infini. Les Tchétchènes soulignent en elle l'éternité de la vie humaine : sans femme le genre humain s'interromprait.

Dans la famille de Khoja, le fils Chamalou, né le 7 février 1960, représente une exception à ces règles. Il va jouer, dans les événements décrits plus loin, un rôle non négligeable. Son frère Chamil, de neuf ans son aîné, était allé à l'école à l'âge de sept ans. Chamalou, lui, insista pour qu'on l'y envoie à cinq

ans. Lorsqu'il eut terminé ses huit classes, Khoja, qui travaillait durement pour subvenir aux besoins de sa grande famille, lui acheta une moto, histoire de l'encourager dans ses succès scolaires. À l'époque, pour un adolescent de la campagne, c'était un grand luxe.

Pour Khoja, entretenir une famille n'était pas chose facile. Il se mettait en route dès l'aube et gagnait Khassaviourt, le marché voisin, avec des moyens de fortune. Là, il écoulait sa marchandise : des noix, des potirons, du maïs, en échange de quoi il se procurait soit un coupon de tissu pour sa fille aînée Patimat, soit des douceurs pour les plus jeunes, puis tard dans la soirée il rentrait chez lui. S'il était retenu, il passait la nuit chez de vieux amis.

L'habileté de Khoja, son intelligence, lui permirent de réussir. Ses affaires prospéraient. Les enfants aidaient leurs parents. Dès leur plus jeune âge, leur père, avec son courage et son sens des affaires, leur avait inculqué l'amour du travail. Khoja était en outre un homme qui craignait Dieu. Il consacrait un dixième de ce qu'il avait gagné aux besoins du village, et lorsqu'il ne lui restait rien en poche, il participait avec ses enfants aux travaux de la collectivité : il réparait les ponts, les routes ou remettait en état l'enceinte des cimetières.

En matière de religion, Khoja était modéré, le fondamentalisme islamique ne l'intéressait pas. Il accomplissait les rites, observait le jeûne mensuel et dans la mesure du possible le mois du sacrifice (*Kourban*). Malgré tout son désir, il ne put effectuer son pèlerinage (le *hadj*) à La Mecque. Il estimait pour cette raison avoir une dette envers Allah. Ses ancêtres, Dénî et Tchéga, au siècle dernier, avaient quant à eux accompli le *hadj*, et les gens du village avaient surnommé Dénî, son père, « Khadja », en raison de ses « bonnes actions » accomplies.

Chamalou, le deuxième fils de Khoja, se sentait plus mûr que les garçons de son entourage, et très tôt, dès l'âge de

quinze ans, ressentit une attirance pour la philosophie. Les semences que Khoja déposait dans l'âme de Chamalou germaient petit à petit. Le père emmenait son fils au *zikk* (assemblée religieuse). Lorsque les anciens en cercle commençaient à bouger au rythme de la prière, le petit, empêtré dans leurs jambes, avait bien du mal à suivre le mouvement. Ils l'encourageaient alors et admiraient sa persévérance. L'extrême concentration d'un gamin de cet âge, sa souplesse, laissaient présager un caractère exceptionnel, celui d'un homme indépendant et extraordinairement sûr de lui.

Le vieil Abaz du village de Djalka chez lequel Chamalou prenait des leçons depuis sa tendre enfance détenait une sagesse pour le moins séculaire. Il entretenait avec ses élèves un rapport sélectif, basé sur les talents de chacun. Il avait l'art de déceler leurs capacités.

Il estimait que l'homme n'a pas le droit moral d'enseigner les connaissances théoriques des canons de l'islam s'il n'était pas parfait. Celui qui n'accomplit pas d'actions vertueuses n'a pas le droit d'indiquer la voie juste. Abaz comprenait qu'un *alim** (un musulman instruit en matière de religion) ne doit pas faire preuve d'une rigueur superflue et d'une indulgence inconsidérée envers les novices, car ces deux qualités engendrent chez ces derniers un sentiment d'hostilité et d'irrespect à l'égard du maître.

Abaz menait une vie ascétique et manifestait sa modération en tout. Sa tempérance, sa dévotion, sa rectitude et sa piété le distinguaient de son entourage et le plaçaient parmi les sages. Il ne se permettait jamais d'étaler ses connaissances. Il estimait cela indigne d'un homme de son rang.

Il posait souvent à ses élèves cette question : « Selon vous, comment doit être celui qui gouverne ? » ; et sans même attendre leur réponse il enchaînait : « Il doit posséder l'intelligence, aimer la vérité et ceux qui en sont les champions. Il doit détes-

ter le mensonge et les menteurs. Il doit haïr l'injustice et la tyrannie. Il doit être juste, mais non têtue. Être inflexible face à la bassesse et à la lâcheté... »

Pour connaître le monde, l'homme doit d'abord avoir la volonté et le désir de connaître ce qu'il ne connaît pas. S'y rapportent les corps célestes qui existent indépendamment de nous, les animaux dotés ou non de raison, les plantes, les minéraux et les éléments (le feu, l'eau, l'air et la terre). « Outre la rhétorique, disait Abaz, l'homme qui va de l'avant a besoin d'autres qualités innées, une bonne constitution, une grande mémoire, de la promptitude d'esprit, de la perspicacité... Que devrait, selon vous, vous apporter ce que vous apprenez: la richesse? le luxe? la position sociale? une vie digne ou des connaissances qui vous aideront à vous connaître et à connaître le monde qui vous entoure? » Bombardant ses élèves de questions, la réponse qu'il voulait entendre était: « Les connaissances... »

Des années durant, Abaz instruisit les esprits de Chamalou et de son camarade Mohamed Laziz grâce à son expérience spirituelle. La foi et l'étude commune des bases philosophiques du Coran rapprochèrent à tel point les deux élèves qu'ils décidèrent par serment de devenir frères. Mais jamais Chamalou ne considéra Mohamed comme un vrai frère. Pour lui, l'enseignement d'Abaz était « passé par-dessus la tête de Mohamed Laziz. » Le temps allait montrer si les graines semées par Abaz étaient ou non tombées dans un sol favorable.

Lorsque vint le moment de prendre congé de ses élèves, Abaz demeura seul avec Chamalou. Après avoir regardé le jeune homme dans les yeux avec toute la profonde sympathie qu'il lui portait, il aurait, dit-on, prononcé ces paroles: « Chamalou, tu as absorbé la science de l'islam comme le sable brûlant boit l'eau. Mais j'ai peur pour toi. J'ai lu hier un livre d'astrologie. Il affirme que tes connaissances apporteront le malheur à notre peuple... »

On sait que celui qui, sans avoir débarrassé son âme des passions, se hâte de monter sur le trône n'apporte jamais le bonheur aux hommes. De la même façon, celui qui se tapit dans l'ombre en attendant son heure ne peut être d'aucun profit à la société. Comme a dit le Prophète : « Celui qui craint Dieu sera respecté. »

CHAPITRE TROIS

LA JEUNESSE D'UN PSEUDO-PROPHÈTE

L'homme qui connaît un bien-être outrepassant ses besoins et qui continue d'accumuler des biens au profit de ses enfants et petits-enfants condamne d'avance sa postérité à gâcher sa vie. Il oublie qu'il est arrivé nu dans ce monde et le quittera tout aussi nu...

Lorsqu'enfant, on nous racontait des histoires édifiantes, je me demandais toujours ce que je devais croire. Quel exemple devais-je suivre ? Quand on me disait que les Tchétchènes ignoraient l'esclavage alors que d'autres peuples vivaient souvent sous le joug de leurs maîtres, je me tournais malgré moi vers mon âme qui, tel un roi, trône dans mon corps et l'éperonne. L'âme ne vieillit pas alors que le corps s'use. Mais quand l'âme se fatigue, le corps, lui, tombe à genoux. L'âme ne devient pas esclave, elle est libre et indépendante. Alors que le corps peut être acheté et vendu...

Au terme de l'existence, l'âme monte vers son Créateur et le corps se transforme en poussière parce qu'il est fait de tout ce que la Terre a engendré.

Comme beaucoup de Tchétchènes, Khoja et sa famille ressentirent les effets de la perestroïka. Les quinze années

passées par Chamalou auprès de son maître Abaz ne s'étaient pas écoulées en vain. Elles apportèrent dans la maison de Khoja une certaine félicité : la lumière de la connaissance de l'islam.

On sait aujourd'hui que Chamalou s'était mis à lire le Coran et à le traduire en tchéchène. L'interprétation n'était certainement pas toujours commode et les positions coraniques s'avéraient complexes. À ses 18 ans, le père de Chamalou décida de le marier pour lui donner un statut social. En matière de penchant pour les femmes, Chamalou devançait de beaucoup les camarades de son âge. Mais ce mariage fut un échec. Était-ce dû à l'inexpérience et à la précipitation du jeune homme, à la naïveté ou au caractère indocile de la jeune épouse, toujours est-il que la vie commune se révéla impossible. Mais surtout Khava ne s'entendait guère avec ses beaux-parents. Et elle finit par quitter son mari.

Après le service militaire, Chamalou résolut de se rendre utile à sa famille : il s'inscrivit à des cours de vente à l'école coopérative de Grozny. Après quoi il travailla comme vendeur dans un petit magasin de Goudermes*. Chamalou apprenait ce que signifie être diligent et économe. L'armée fut dans une certaine mesure pour lui une école de la vie. Vladikavkaz et l'école militaire où se déroula son service facilitèrent ses échanges en russe et élargirent son horizon... En 1983, Khoja décida de remarier son fils Chamalou, mais cette fois avec son accord et l'assentiment des parents de la fiancée, une beauté brune aux yeux noirs du village d'Avtoury*.

La « perestroïka » commença pour Khoja le 7 novembre 1985, le jour de la naissance de son petit-fils Ahmed. Ses espoirs se réalisaient enfin, son second fils lui donnait l'héritier tant attendu qui venait compléter sa grande famille. Désormais sa lignée était assurée, elle ne disparaîtrait pas comme beaucoup d'autres, mais grandirait et laisserait dans

la mémoire des hommes le souvenir de bonnes actions et de bonnes pensées...

Entre-temps, Chamalou, le gamin d'autrefois qui participait au *zïkr* empêtré dans les jambes des anciens, était devenu un homme de belle prestance au discours posé. Si l'on joint à cette agréable apparence les connaissances et l'expérience acquises auprès d'Abaz, c'est non seulement son père, mais tout le village qui pouvait être fier du jeune *alim**. Apparut bientôt à ses côtés une suite composée de partisans d'obéissance sunnite.

En dépit de son jeune âge, Chamalou en tant qu'homme instruit se vit progressivement confier les tâches traditionnelles incombant au mullah : la prédication, les mariages, les séparations entre époux, les trêves entre familles adverses. Il devint dans la mosquée une autorité spirituelle.

Chez les Tchétchènes comme chez beaucoup de peuples montagnards, l'époux et le père de famille en tant que membre de la société retient davantage l'attention et le respect alors qu'on ne sait rien du chemin que prendra le jeune homme non encore marié et de ce que sera sa vie familiale.

1987 marque le début du chaos des mouvements populaires et informels. Les partis se mirent à pousser comme des champignons après la pluie, exigeant du pouvoir local des changements radicaux dans la politique nationale et dans celle des cadres. S'en prenant aux autorités, ils exigèrent ouvertement ce qu'ils considéraient comme essentiel : la restructuration des rapports sociaux et le renouvellement des responsables. Ils avaient l'impression que le pouvoir se fourvoyait et fourvoyait le peuple. Les leaders des informels entendaient se mêler comme on disait alors de la « question russe ». Ils exigeaient que tous les hauts dirigeants russes soient remplacés par des Tchétchènes et des Ingouches sans comprendre que cela risquait de provoquer une explosion

intérieure. Il fallait essayer de résoudre ces questions progressivement et non pas brusquement.

Le mouvement informel en se renforçant tomba bientôt sous l'influence des jeunes représentants du clergé. Ces derniers, au mépris du bon sens, firent pencher encore un peu plus le navire tchéchène. Ils n'avaient aucune raison valable d'agir ainsi. La campagne continuait de vivre suivant les mêmes lois, les anciennes valeurs avaient toujours cours, mais Grozny était sous l'emprise du mouvement informel qui regroupait le Front populaire de Bissoultanov et la Justice de Saligov rejoints un peu plus tard par un parti d'obédience nationaliste, le parti démocratique vainakh de Zelimkhan Iandarbiev qui exigeait la souveraineté politique pour la république tchéchène. Ce parti et ces mouvements concentrèrent graduellement autour d'eux des gens de la périphérie, entendons par là des esprits indépendants venus des campagnes, et renforcèrent le centre de gravité à Grozny, ce qui ne pouvait manquer de réveiller le vieil esprit libéral des Tchétchènes. Les villages se mirent à bouger, rejoints par les « sages ». La ville, c'est vrai, soulevait des problèmes de caractère religieux, mais faisait preuve en la matière de tolérance. Alors que dans les villages où le mode de vie et les normes de conduite différaient largement des mœurs en milieu urbain, l'influence des croyants était dominante. La mosquée devint un centre de polémiques spirituelles et de passions politiques auxquelles participaient non seulement les croyants, mais aussi des ambitieux de tout poil prêts à répandre dans leur propre intérêt les vapeurs pernicieuses de la contestation.

L'atmosphère sentait le brûlé. Dans la conscience des petites gens qui ne se préoccupaient nullement de souveraineté germèrent des idées d'avance condamnées : le terrain et l'époque n'étaient pas favorables à ce genre d'exigences. Les natio-

nalistes allèrent plus loin que leurs prédécesseurs. Les informels étaient issus du peuple : ils se contentèrent des postes qu'on leur proposait et de leur place dans la société. Quant aux hérauts de la liberté et de l'indépendance, les services spéciaux veillaient sur eux. Un cercle restreint de renégats soit tchéchènes, soit se faisant passer pour tels, était désormais prêt à jouer la carte de la Tchétchénie. Une voie royale s'ouvrait devant Chamalou, le jeune *alim* « spécialiste » de l'islam venu d'Avtoury.

CHAPITRE QUATRE

À LA CROISÉE DES CHEMINS

En quinze ans d'enseignement, Abaz était parvenu à transmettre à son élève Chamalou des bases équivalentes à celles dispensées non seulement par une medresse (école coranique), mais aussi par une académie théologique. Chamalou connaissait des sciences comme le droit islamique, la logique, la théosophie, la philologie, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la médecine. Il avait assimilé l'écriture et la langue arabes, étudié l'interprétation du Coran, les bases de la doctrine des soufis. Son savoir lui permettait de devenir mullah et même imam. Son jeune talent ne parvenait cependant pas à résister à des penchants aussi laids que l'égoïsme, la présomption et l'ambition. Tels des parasites, ils collaient à sa personnalité encore fragile et transparaissaient dans sa conduite, dans la société, à la mosquée...

En 1984, à la veille de la perestroïka, Abaz mourut. Chamalou estima dès lors qu'il était le seul et le meilleur connaisseur de l'islam. Selon lui, il n'y avait personne en

Tchéchénie qui puisse rivaliser avec lui en la matière. Il continua seul à approfondir la rhétorique arabe et l'étude de la langue. Il perfectionna les bases établies par son maître en ayant en tête un seul but, celui d'asseoir sa position parmi le clergé, d'abord au niveau du village, puis à celui du district et enfin à celui de la république. Ce désir se transformait peu à peu en passion dévorante...

Un jour, Omar Khayyâm* (il avait déjà plus de quatre-vingts ans) alors qu'il lisait un livre de philosophie d'Ibn Sina (Avicenne) sentit que la mort était proche. Il quitta sa lecture à un chapitre difficile traitant de métaphysique, «l'Un et le Pluriel», glissa entre deux feuillets le cure-dent en or qu'il avait dans les mains, ferma le volume, se leva, rédigea son testament, après quoi il cessa de se nourrir et de boire. Ayant récité sa prière du soir avant d'aller se coucher, il s'inclina puis, à genoux, prononça ces mots: «Mon Dieu! Je me suis efforcé de Te connaître à la mesure de mes forces. Pardonne-moi! Dans la mesure où je T'ai connu, je me suis rapproché de Toi.» Après quoi, il mourut...

Trois ou quatre ans plus tard, la Tchétchénie faisait penser à une ruche en émoi. Dans ma mémoire, cette image en appelle une autre. C'était au printemps 1987. Depuis 1982, une fois tous les quinze jours, je venais voir régulièrement mon ami, le vieux Maïl, dans le village de Nojaï-Iourt. C'était un homme aimé et respecté de tous en raison de ses jugements philosophiques, de ses connaissances en histoire et de son humour à la fois riche et savoureux. Sa compagnie était toujours intéressante. Avec le temps, j'ai l'impression que, plus encore qu'à son savoir, cet intérêt était lié à la simplicité de son contact. Lorsqu'on était avec lui, on oubliait qu'il était plus âgé. Il se produisait une sorte de réincarnation: ou bien on avait le sentiment d'avoir son âge, ou bien c'était lui qui, rajeuni, avait le nôtre.

Maïl habitait au sud-ouest du village, sur une pente, et son jardin venait s'encastrier au pied de la montagne. Un jour, alors que nous étions assis à l'ombre odorante d'un cognassier, l'âne ordinairement attaché dans le jardin courut vers le portail nous éclaboussant au passage avec la boue de ses sabots. Ayant franchi d'un bond la barrière, il se dirigea vers la pente opposée. Je remarquai qu'il était suivi par un essaim d'abeilles...

La frayeur qui s'était emparée de l'âne l'avait mis dans un tel état qu'il avait réussi à franchir une barrière habituellement infranchissable en sautant par-dessus une palissade de plus d'un mètre de haut...

Les Tchétchènes, brusquement projetés dans un espace opérationnel auquel ils n'étaient plus habitués, laissèrent libre cours aux émotions accumulées pendant des siècles. En un bond, ils essayèrent à une vitesse vertigineuse de franchir l'infranchissable.

■ **Le 22 novembre 1990**, pour la première fois apparut à la tribune du premier congrès du peuple tchétchène, qui se déroulait au cirque de Grozny, un homme d'une trentaine d'années, le teint basané, coiffé d'une chapka d'astrakan. Il se sentait parfaitement à son aise. Sa diction était posée et il parlait une langue tchétchène savoureuse et colorée. Son discours captait l'attention du public. Plus de 1500 personnes, retenant leur souffle, écoutaient ses paroles captivantes entrecoupées de versets du Coran récités en arabe. Ceux-ci non seulement anoblissaient le discours de l'orateur, mais ils argumentaient également la partie sémantique irréfutable de ses thèses. Bien qu'incompréhensibles, ces versets en arabe revêtaient pour beaucoup un aspect sacré.

On aurait dit qu'une crevasse s'était formée dans la vie des Tchétchènes par laquelle l'eau s'écoulait à flots. Cette crevasse s'élargissait, la terre se détachait formant des coulées

de boue qui envahissaient les rues, les habitations. Essayant de s'arracher à l'élément qui les submergeait, les gens se mirent à chercher des leaders susceptibles, selon eux, de les sortir du borbier. Mais une surprise les attendait : ces leaders « populaires » n'avaient pas l'étoffe nécessaire. De quoi être déçu et découragé. Chamalou fut lui aussi emporté dans ce flot impétueux.

■ **Au début des années 1990**, la Tchétchénie regorgeait d'un si grand nombre de « savants islamistes » venus du Proche-Orient et d'Asie centrale que les Tchétchènes, incapables de s'y retrouver, mirent en masse leurs enfants dans les écoles coraniques récemment ouvertes. L'islam pouvait s'étendre en toute liberté. Les jeunes « propagateurs des lumières et de la pensée islamique » introduisirent dans le pays tout ce que bon leur semblait. À la base de l'enseignement, on trouvait l'arabe et la lecture du Coran.

L'islam tchétchène traditionnel était progressivement battu en brèche. Si, dans les pays islamiques, la femme, aujourd'hui encore, n'a pas le droit de montrer son visage aux hommes, chez les Tchétchènes, elle a toujours été libre et le visage découvert. Lorsque dans les familles il n'y avait pas d'hommes, la femme dans les conseils et les réunions de village avait voix égale. Elle ne craignait pas les hommes, mais s'interdisait d'interférer dans leurs affaires. Elle ne permettait pas qu'on l'abaisse et qu'on l'humilie. Elle se savait protégée par les règles de l'*adat* (droit coutumier) tchétchène.

De plus en plus de jeunes gens et de jeunes filles étaient sensibles à la propagande des « nouvelles lumières ».

Chamalou était convaincu que l'enseignement qu'il avait reçu lui permettait non seulement d'être mollah, de prêcher, d'accomplir les rituels, mais aussi de devenir un maître et un guide des croyants. Ses connaissances étaient vastes et suffisantes. Mais il

passait encore pour un autodidacte. À n'importe quel moment, sa réputation risquait de souffrir en raison de ce simple reproche : il avait étudié à la maison. Il lui fallait recevoir une sanction juridique officielle. Il devait devenir imam, cheikh ou khalife. Il fallait pour cela du temps, de la patience, de l'argent, et, chez ceux qui l'entouraient, une prise de conscience de ce qui était en train de se passer. Dans ce climat, l'intelligentsia était perdue et désorientée, et il ne restait plus au peuple qu'à se laisser guider par ses émotions, ses intuitions et à suivre le courant. Le clergé sentait bien quelle était sa force. La partie réactionnaire rejoignit le nouveau pouvoir politique : celui-ci avait besoin de partisans. Les uns passèrent à une opposition constructive, les autres, les plus nombreux, restèrent avec le peuple. La crise politique et l'unité du clergé et du nouveau pouvoir politique, pour la première fois depuis la révolution d'octobre 1917, avaient leur rôle à jouer.

Chamalou flaira qu'on avait besoin de lui. En tant que personnalité de la vie spirituelle, il comptait bien se charger d'une grande mission historique, celle d'aider le peuple. Guidé par la passion, il sentait le vent de la gloire en poupe. Il goûtait par avance les moments de félicité et pressait le temps. En 1992, la passion du pouvoir et de la gloire prit le dessus sur celle de la piété et de la justice. Porté par la vague des contradictions dans lesquelles se débattait la société tchéchène, il tomba dans les extrêmes, haïssant tantôt le régime communiste à l'agonie, prenant tantôt le parti du nouveau pouvoir qui promettait au peuple un grand avenir...

Arrivé à la croisée des chemins, Chamalou partit étudier dans l'antique Bagdad.

CHAPITRE CINQ

LE CHEMIN DU RÊVE

À l'instar de toutes les religions, il existe dans l'islam des quantités de tendances, dont les principales sont le soufisme* et le chiisme (la direction, la voie, de l'arabe *attarika*). On considère que le courant soufi prend sa source chez le Prophète et qu'il rassemble la majorité des adeptes. Il est suivi par le chiisme.

Le chiisme est apparu en Irak au VII^e siècle au cours de la lutte pour le pouvoir suprême au sein des représentants de l'aristocratie arabe fidèle aux principes de prééminence de la famille des Hachim* à laquelle appartenaient le prophète Mahomet et le partisan du quatrième khalife, Ali. Les héritiers d'Ali étaient considérés comme les descendants directs de la famille des Hachim bien qu'issus de la fille du Prophète, Fatima, et de son cousin Ali. Cette descendance, légale chez les juifs chez qui le droit d'hérédité se fait d'abord par les femmes, ne l'est pas chez les musulmans.

Lorsqu'il apparut, le chiisme était connu sous le nom de *shi'at Ali*, «le parti d'Ali», parce que celui-ci, fils de Moutalib, avait été nommé khalife par le Prophète lui-même. Les chiites ne reconnaissent pas les soufis sunnites, autrement dit la descendance du Prophète, des khalifes. Pour eux, les chefs légaux des musulmans sont les imams, descendants d'Ali et de sa femme Fatima, fille de Mahomet. Ils reconnaissent tous les dogmes fondamentaux des musulmans ainsi que les rites, mais les théologiens et les juristes chiites interprètent le Coran de façon allégorique et cherchent en lui un sens caché.

À la place de la Sunna*, les chiites ont leur tradition sacrée, l'*akhbar*. Ils accomplissent le pèlerinage (*hadj*) essen-

tiellement dans les villes « saintes » du chiisme : Nedjef, où se trouve la tombe d'Ali, et Kerbela (en Irak), et aussi Mechhed (en Iran) sur la tombe de l'imam Reza. En Irak, les chiites représentent plus de 60% de la population...

Je pense qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi Chamalou se rendit en Irak et non en Syrie, en Jordanie ou en Arabie Saoudite. Aujourd'hui, en Irak, dans le centre de Bagdad, vit le chef de l'*attarika* soufi, le cheikh Muhammad Ibn ach-cheikh Abdoul Karim al-Kasnazani*, âgé de soixante-huit ans.

Les adeptes de l'*attarika* soufi sont quelques dizaines de millions essentiellement en Irak, en Jordanie, à l'ouest de l'Iran et dans le sud de la Turquie. L'*attarika* al-Alia al-Kadaria al-Kasnazania doit sa célébrité à trois des plus grands chefs de l'*attarika* : al-Imam Ali Ibn Abu Talib, le cheikh Abdoul Kadir al-Geïlani, et le cheikh Abdoul Karim al-Kasnazani.

Al-Kasnazania voit se succéder à partir du Prophète une longue chaîne ininterrompue de cheikhs dont al-Imam Ali. Après Ali, cette chaîne comporte deux branches ; la branche pure des membres de la famille du Prophète (littéralement *akhloul-beïï*) appelée « branche d'or » rejoint la seconde en la personne du cheikh Malrouf al-Karkhi, disciple de l'al-Imam Ali al-Rida. La chaîne de l'*attarika* continue jusqu'à l'actuel chef.

Ainsi, nous avons entrouvert la porte qui doit conduire Chamalou à se comporter en juste dans ses pensées et dans ses actions. La récolte tiendrait-elle la promesse des semailles ? Nous verrons quel allait être le rôle du terrain dans cette affaire.

CHAPITRE SIX

SOUS LA PROTECTION DU CHEIKH

Le grand Saadi propose cette réflexion philosophique : « Intelligent ou sot, grand ou petit, nous ne savons pas si tu l'es tant que tu n'as pas ouvert la bouche. » Pour la première fois, Chamalou débarqua dans le monde fantastique de l'Orient. La porte de l'islam s'entrouvrit devant lui. Comparé à la Tchétchénie, ce monde lui parut moins contradictoire, moins émotif. Ici, les relations étaient différentes : le regard des hommes était souriant, leurs propos empreints de douceur et de volupté ; les visages des femmes étaient dissimulés, leurs yeux vous transperçaient à travers la fente de leur *hidjab**... Le costume uniformisé de l'Européen côtoyait le vêtement du derviche. Ici, la mentalité, tolérante à l'égard du vêtement européen de l'homme, était intransigeante vis-à-vis de la femme. Face à tant de contradictions et de contrastes dans les mœurs et les coutumes des Irakiens, seul l'appel lancé du minaret rappelait à Chamalou sa Tchétchénie natale. Mais la voix du muezzin* avait ici un son particulier...

Dans l'opulente Bagdad, si différente d'une Tchétchénie mélangée, au mode de vie à la fois européen et patriarcal, Chamalou était un inconnu. Il lui fallait se plonger dans les mystères de la philosophie islamique, connaître ce qu'en raison de sa jeunesse il n'avait pu voir et découvrir lorsqu'il étudiait auprès d'Abaz. Ici, il entra en contact direct avec un monde ancien de légendes. Il allait devoir participer à des controverses sur des sujets scientifiques, défendre son point de vue sur les sempiternels problèmes de l'islam (qui avait raison des sunnites ou des chiïtes?), sur les théologiens « rationalistes » (le Coran avait-il été créé ou existait-il de toute éter-

nité, l'homme était-il libre dans son vouloir ou était-il obligé d'agir conformément aux tables de la « loi céleste » ?).

Ayant appris depuis son plus jeune âge à lutter durement pour survivre, formé à l'école d'un ascétisme religieux modéré, Chamalou était capable d'affronter n'importe quelle épreuve.

Les professeurs décelèrent aussitôt dans ce modeste étudiant avide de savoir une réelle attirance pour les sciences, une vivacité d'esprit et une persévérance qui ne pouvaient que plaire dans une université aussi prestigieuse que celle de Bagdad. La majeure partie de son temps, Chamalou le consacrait à l'étude. Il perfectionnait en même temps ses connaissances de la grammaire arabe et sa pratique de la langue.

Son acclimatation allait bon train. Désormais bien adapté au déroulement de ses études, il se mit à réfléchir à la façon dont il pouvait approfondir sa recherche et acquérir la certitude d'être sur le bon chemin. Il lui fallait des témoignages montrant que la foi à laquelle il avait voué presque toute sa vie et à laquelle il s'apprêtait à consacrer le reste de ses jours le conduisait sur la seule voie juste. Arrivé à ce stade, il n'entendait pas s'en détourner. Pas question de céder à des besoins physiques et à des faiblesses humaines. Il n'imaginait pas qu'il pourrait un jour être précipité de son sommet spirituel dans les ténèbres de l'enfer. « Tout ce qui est utile pour atteindre le bonheur et permet de l'atteindre est bon ; tout ce qui, dans une mesure quelconque, fait obstacle au bonheur est fondamentalement mauvais. » Cette formule, Chamalou la fera sienne par la suite, mais pour l'heure il n'en était qu'aux prémices.

Il avait cependant le sentiment que les études à l'université n'étaient pas l'essentiel, c'était simplement de la théorie. Il se souvenait de ce que disait son premier maître, Abaz : « Celui qui assimile des connaissances théoriques et n'est pas absolu-

ment parfait pour les inculquer à d'autres suivant la mesure de leurs possibilités est un piètre philosophe.» Cette idée clé le poussa à rencontrer le descendant direct du prophète Mahomet, le cheikh Muhammad Ibn ach-cheikh Abdoul Kerim al-Kasnazani*. L'entrevue se déroula dans la maison du cheikh Mohamed. Celui-ci convia ses fils et les proches de sa famille à cette rencontre. Conformément à l'usage, Chamalou, après les mots de bienvenue du maître de maison, s'approcha et lui baisa la main. Le cheikh lui fit signe de venir se placer à ses côtés. Chamalou vint s'asseoir à l'endroit indiqué en prenant soin de laisser un espace afin qu'on ne pense pas qu'il était mal élevé.

Le talent, la sagacité, l'intelligence de l'hôte, plurent au cheikh. Il interrogea Chamalou sur son père, sur l'endroit où il étudiait l'arabe, s'enquit de la situation en Tchétchénie, des valeurs spirituelles et morales du peuple tchétchène et de ses conditions de vie actuelles. Il s'intéressa tout particulièrement à Djokhar Doudaev, et voulut savoir quelles étaient ses intentions concernant la Tchétchénie. Visiblement, il n'était pas content des déclarations tranchantes de ce dernier à propos de la souveraineté de la République et fit remarquer que cela provoquerait une grande tragédie. Il apprécia les vues de Chamalou sur ces problèmes et demeura satisfait de l'entretien. Au moment de sortir, il retint Chamalou sur le seuil et lui demanda qui lui avait donné son nom. Chamalou lui répondit que c'était un vieil ami de son père, un homme instruit dans l'islam. Le cheikh posa alors la main sur l'épaule de Chamalou et lui dit qu'il le nommait « Adam », qu'il devait être un bâtisseur et aider le peuple tchétchène, mais lui conseilla aussi de ne pas s'écarter de la voie de l'islam, sinon le malheur s'abattrait sur lui.

CHAPITRE SEPT

UN SONGE

Les hommes qui projettent d'atteindre le sommet du pouvoir changent souvent leur image habituelle, se conduisent de façon énigmatique, enjambent les barrières morales et sont prêts à s'accorder avec celui qui peut leur ouvrir la voie menant à leur rêve secret. Parler d'honneur à leur propos n'est pas de mise. Ce genre d'hommes suscite chez le quidam un sentiment de dégoût. Le chemin qui mène au trône passe par la docilité du chien et la simulation. Léchér les mains et remuer la queue est une marque d'infamie. Vivre avec ce fardeau, et le porter toute sa vie, est à la fois pénible et indigne de l'homme. L'être humain est en droit de sacrifier beaucoup de choses, hormis l'honneur.

Les études de Chamalou à l'université suivaient leur cours. Il marchait énergiquement vers son but. Son programme « minimum » avait maintenant changé : désormais, l'important n'était plus l'étude, mais l'amitié avec le cheikh. Pourquoi les priorités des hommes changent-elles si brusquement ? Quel est leur secret ? La réponse à cette question sera l'un des mystères d'Adam engagé dans un combat acharné pour le pouvoir.

Le soleil du printemps se couchait lentement derrière les lointains contreforts de la montagne, au sud-ouest du village d'Avtoury*. Son éclat pourpre fondait peu à peu dans la nuit tombante. Le disque rouge glissait doucement vers la terre, le spectacle était grandiose, palpable. La fraîcheur du soir montait. Khoja, suivant des yeux le soleil, contemplait le couchant et appelait en pensée son fils Chamalou. Ces derniers temps, les bonnes nouvelles se succédaient ; Khoja,

maintenant âgé, en tirait satisfaction et se réjouissait des succès de ses enfants et petits-enfants.

Toutes ses brus, comme il est de coutume chez les Tchétchènes, l'appelaient affectueusement « Dada » (*da* en tchétchène signifie « père », et *dada*, « le père du père », autrement dit « grand-père »). Dans les familles tchétchènes où les traditions sont vivaces, les enfants, comme le veut la règle, s'adressent à leur père en lui disant « Dada », bien qu'il ne soit pas rare de les entendre l'appeler comme les Russes « papa » ou encore par son nom. Ainsi Khoja, après chaque voyage au marché de Khassaviourt, rapportait des cadeaux non seulement à ses petits-enfants, mais aussi à ses brus. Ceux-ci, en retour, lui témoignaient amour et obéissance.

Khoja, ayant dit à Baret, l'une de ses brus, de réciter la prière du soir, caressa la tête rasée de son petit-fils Ahmed, puis entra dans la partie de la maison qu'il occupait, à gauche du portillon d'entrée. Depuis quelque temps, ses fils occupaient de plus en plus souvent ses pensées. Jusque-là, ils ne lui avaient pas posé de problèmes et leur sort ne l'inquiétait guère. Mais beaucoup de choses étaient en train de changer depuis l'arrivée de Doudaev. Rien ne semblait plus comme avant. Les gens étaient devenus méfiants. Beaucoup s'en prenaient aux biens de leurs voisins comme si ce qu'ils avaient ne leur suffisait pas. Les parents perdaient le repos. Pour les uns, tout cela présageait le pire ; pour les autres, c'était une possibilité de se remplir les poches aux frais d'autrui. Ce genre de comportement ne cadrerait pas avec l'esprit et le tempérament des Tchétchènes, même s'il leur arrivait parfois de se heurter à des cas isolés de ce genre.

Le fils aîné de Khoja, Iounous (pour tous Chamil) s'était marié une deuxième fois à quarante et un ans. Il avait un fils et une fille de son premier mariage, et Khoja ne s'était même pas douté de l'existence de sa seconde femme avant qu'on ne

lui en parle. De ces secondes noces étaient nés deux enfants. Pour Khoja, la légèreté de Chamil n'était pas bon signe.

Le troisième fils, Ghazi-Magomed, né en 1966, était également marié et avait un fils. Avec celui-ci, Khoja avait de la chance : il avait de la poigne et de l'énergie. Depuis son plus jeune âge, il aidait son père et rapportait de l'argent. C'est grâce à lui qu'on avait pu envoyer Chamalou faire des études à Bagdad. De 1992 à 1994, Guezi-Makhma (c'est ainsi que les gens de son entourage appelaient Ghazi-Magomed) arrangea parfaitement ses affaires. Il fit amener de Moscou un avion plein d'argent. Par la suite, pour éviter la prison, il le partagea avec un général du ministère de l'Intérieur russe et des officiers des services spéciaux ; plus tard, il fut contraint de « pactiser » avec eux. Toutes les questions concernant le visa de Chamalou, ses rémunérations, ses frais de voyage et autres dépenses, étaient réglées grâce à l'ingéniosité et aux possibilités de son frère Guezi-Makhma. En outre, les moyens dont disposait celui-ci permirent de remettre en état la route d'Avtoury, les ponts, l'enceinte des cimetières, etc., ce qui contribua grandement à améliorer le statut social des Déniev. Il n'empêche qu'en dépit de cette aisance et de l'essor soudain de son fils, Khoja continuait de s'inquiéter de son sort. Il savait que tout ce qu'on amasse illégalement finit tôt ou tard par porter préjudice.

Le plus jeune, Ghazi-hadji, né en 1969, allait sur ses vingt-trois ans. Khoja ne comptait guère sur lui. C'était à son avis un garçon « indolent et mal dégrossi ». Il lui manquait de la poigne et du caractère, il se contentait du bout de pain qu'on lui tendait et n'essayait même pas de gagner de quoi vivre. Malgré tout, Khoja avait pour lui de l'affection et de la tendresse : c'était le benjamin. Il savait, au besoin, se montrer consciencieux et docile si une main ferme veillait sur lui, mais pas plus. L'inquiétude de Khoja portait sur l'avenir, lorsqu'il ne serait plus là ; Ghazi-hadji risquait de devenir un fardeau pour ses

frères aînés et un poids inutile pour sa mère. Le temps révélerait la vérité : il récompense les vainqueurs comme les vaincus...

Khoja était plongé dans ses réflexions quand la nuit arriva et, subrepticement avec elle, le sommeil. Il rêva qu'il se tenait, l'air abattu, sur la hauteur où autrefois son grand-père Tchéga fauchait le foin et faisait paître le bétail. Il scrutait les champs, mais ne trouvait rien qui lui rappelât son ancêtre. On aurait dit que la guerre était passée par là : des arbres abattus gisaient, leurs feuilles pointant à peine, des trous d'obus béants apparaissaient ici et là ; en contrebas, au milieu d'une large cuvette, coulait en minces filets la rivière Khoukhoulou. À la vue de ces lieux familiers depuis l'enfance, le cœur de Khoja se mit à battre très fort. Il regarda à droite de la rivière, là où, à la lisière du village, s'étendaient les cimetières des ancêtres. Des lueurs pareilles à des bougies funèbres achevaient d'éclairer les remblais formés par les tombes. Derrière les cimetières, le village brûlait...

S'étant réveillé pour la prière du matin, Khoja remarqua que le soleil n'était pas encore levé ; émergeant du sommeil de la nuit, l'aube commençait à peine à poindre. Ayant fait ses ablutions et, étendu sur le tapis, il se tint le visage tourné vers le sud et prononça les paroles de salutation et de louange au Très-Haut.

C'était le moment où les vaches rejoignaient le troupeau du village. Lorsque Khoja se releva, chacun s'affairait dans la cour. L'une des brus, Baret (la femme d'Adam), balayait ; une autre, Malika, la femme de Ghazi-Magomed, mettait de l'ordre sous l'auvent. Voyant ses belles-filles vaquer avec soin à leurs occupations, Khoja oublia son rêve. La vraie vie était là, ce rêve n'était que le produit de la fatigue et de la vieillesse.

Dès que le soleil, se détachant de l'horizon, se fut élevé au-dessus du village, le brouillard se dissipa progressivement et la nature, sortie de sa torpeur nocturne, se mit à respirer de toute la fraîcheur du matin. Les oiseaux chantaient leurs

mélodies printanières en s'égosillant. Plus que jamais, la vie parut à Khoja belle et désirable.

Le facteur s'approcha de la barrière une lettre à la main. Elle venait de Bagdad, de son fils. Chamalou écrivait que tout allait bien et qu'il reviendrait bientôt à la maison pour les vacances. À cette nouvelle, Baret, sa femme, rayonna. Elle ne marchait plus, elle volait. Elle ne se serait jamais crue capable de faire en un jour tout ce que, maintenant, elle faisait. Ses pensées s'embrouillaient dans sa tête, toutes la conduisaient vers son mari.

Les parents de Chamalou s'inquiétèrent: leur vie ne risquait-elle pas d'être bouleversée? Leur fils chéri avait eu la chance non seulement d'être en contact direct avec la grande culture de l'islam, mais de pouvoir puiser directement aux sources antiques de la foi et de la spiritualité musulmanes.

Un vent de changements faisait irruption dans la vie monotone de Khoja et de sa famille. Il allait leur donner davantage de force et de courage. Ses filles aînées, Patimat, Aïcha et Khadijat se réjouissaient, elles aussi. Mais le plus heureux de tous était son petit-fils Ahmed qui attendait son père avec un beau cadeau: il achevait sa première année d'école avec d'excellentes notes.

CHAPITRE HUIT

« HONORE TON PÈRE ET TA MÈRE... »¹

Par une chaude journée, le fils tant aimé apparut sur le seuil de la maison de Khoja et de Kajar. La première chose qui sauta à leurs yeux fut ses longs cheveux tombant jusqu'aux épaules, sa petite barbe taillée avec soin et sa tête coiffée d'un turban. Une pensée traversa l'esprit de Khoja: ce qu'il avait si longtemps

1. Matthieu XV, 4.

attendu s'était enfin réalisé. Tout le reste l'intéressait, mais il lui fallait connaître les causes de ces changements aussi évidents. L'apparence reflète quelque part le contenu intérieur. Autrement dit, pensait Khoja, son fils avait substantiellement complété son ancien bagage de connaissances et avait acquis la sagesse de l'Orient. Mais pourquoi s'était-il laissé pousser les cheveux? La crinière ne fait pas partie de l'image du Tchétchène.

Bien sûr, s'il désirait faire montre de ses connaissances et de sa sagesse, tout était à sa place. Mais pourquoi s'accoutrer si jeune de la sorte?

Le temps passait vite, mais Adam réussit à faire beaucoup de choses. Il visita le tombeau du cheikh d'Avtoury*, Avdy, et de son fils Ali, se rendit dans le cimetière de ses ancêtres, dans les mosquées, exprima ses condoléances aux familles qui, durant son absence, avaient perdu un proche. Bref, il eut le temps d'accomplir ses devoirs et de se mettre au fait des affaires du village et de la République.

Assistant aux processions funèbres, aux réunions, aux prières, Adam maintenant se sentait sûr de lui, ce qui lui permettait d'entrer dans les discussions, de fournir les réponses selon lui exhaustives aux questions que posaient, curieux, ses compatriotes. Les contradictions dont ses jugements foisonnaient lui permettaient d'être toujours au centre de l'attention. Il les admettait parfois, conscient qu'elles lui rendraient un indispensable service.

Le respect et la haine à son égard croissaient parallèlement. En tout cas, on peut dire que sa venue était une réussite: elle lui donnait l'occasion d'imposer à une partie des croyants sa vision négative de l'islam vāīnakh traditionnel et d'exprimer pour la première fois ses vues sur la doctrine radicale, selon lui plus « progressiste », du wahhabisme.

Les vacances d'Adam prenaient fin. Il partit en laissant beaucoup de croyants dans l'ignorance. Il avait semé la graine du

doute sans révéler totalement l'avantage du wahhabisme sur l'islam traditionnel (si tant est qu'avantage il y eut). Peu à peu, la Tchétchénie fut gagnée par ce courant.

On peut dire avec certitude que tout ce que fit Adam lors de sa venue servit non seulement ses propres intérêts, mais avant tout les plans à long terme de ses protecteurs.

Bientôt, le cadet Ghazi-Magomed prit à son tour le chemin de son frère aîné. Seul, il n'avait pas la valeur que pouvait représenter Adam. C'est la raison pour laquelle les services spéciaux créèrent avec les deux frères un tandem: l'un terre à terre se chargeant du côté pratique, l'autre serait idéologue et leader.

Chacun sait que l'homme est attiré par le luxe. La sécurité matérielle ne vient pas d'elle-même. Pour avoir du bien, il faut soit trimer, soit prendre des risques, soit se vendre. Dans tous les cas, il faut une incitation. Dans le premier, c'est la probité et le respect de Dieu, dans le deuxième le contraire, et il faut pour le troisième se transformer en diable (se vendre ou trahir pour avancer).

L'ambition de devenir un leader, le désir d'achever une université aussi connue que celle de Bagdad et celui d'être reconnu dans sa République sont des arguments suffisants pour les services spéciaux. C'est une sorte d'hypnose: on est envoûté et prêt au nom du succès personnel à sacrifier ce qu'on a de plus sacré.

Pour « décoller » dans le monde actuel, on a besoin de forces qui ne sont pas toujours physiques et intellectuelles, on a besoin d'une autre source d'énergie, autrement dit de finances. Mais avant tout, il faut un but: être devant. Reste à se soumettre à la volonté d'un autre, à disposer d'un bras fort.

Sans finances, la politique étouffe, et pour se les procurer, il faut des relations. Ces relations ont besoin d'être payées en retour. Tels sont les mécanismes qui mettent en action un parti, un mouvement, un leader, quels qu'ils soient. Cette formule

connue de tous, ce moteur, ce *perpetuum mobile*, fonctionne avec succès dans tous les systèmes actuels de la réalité russe. Elle a fait ses preuves et démontré sa viabilité. C'est ainsi que va s'organiser chez Adam un système qu'on pourrait désigner comme étant celui de la locomotive et des wagons : les finances, la politique, le *leadership*, suivis des passions.

Khoja n'avait pas encore retrouvé le calme après ce qui s'était passé la veille au moment de la prière du repas. Son « savant » de fils, entrant dans la pièce, s'était approché de lui et avait arraché les mains qu'il tenait sur son cœur en lui désignant le ventre : c'était là qu'elles devaient être. Il avait reproché à son père son ignorance. « Tu ne te tiens pas bien et tu ne pries pas comme il faut. Il ne sert à rien d'invoquer les prophètes morts et de les prier. Ils n'aideront personne. Ils sont mortels. Seul Allah est immortel... »

Quelque chose s'était déchiré, avait basculé, dans la conscience de Khoja. Il était resté un moment désespéré, et la prière avait été interrompue. Le coup porté à ses espérances, à sa santé, à son autorité était fort et insupportable. Avait-on jamais vu un fils dire à son père comment se tenir et comment prier ?

Khoja brusquement se souvint du rêve qu'il avait eu la veille... Sa bru et les enfants prirent congé de la famille d'Adam qui les accompagna des yeux jusqu'au tournant. Kajar demanda à Khoja : « *Stag**, pourquoi es-tu abattu ? Est-ce une façon de prendre congé de son fils ? »

Il la regarda d'un air sévère : « Et qu'aurais-je dû lui dire alors qu'il m'a rassasié pour le restant de mes jours ? »

Adam prit avec lui sa femme et ses quatre enfants. Ils seraient plus tranquilles et plus à l'aise hors des frontières de leur patrie.

CHAPITRE NEUF

LA LEÇON DU CHEIKH

En grand sage qu'il était, Platon se gardait bien de faire état de ses connaissances. Pour les faire découvrir, il procédait par symboles, par énigmes, afin que ceux qui n'en comprenaient pas le sens et risquaient d'en faire un mauvais usage, n'y aient point accès...

Un *hadith** du Prophète dit: «*En vérité, Allah le Très-Haut ne regarde pas vos corps, ni votre apparence, mais Il regarde vos cœurs.*»

La deuxième année d'études d'Adam touchait à sa fin. Il allait devoir se séparer du cheikh. Plus que les études proprement dites, c'est l'amitié et le contact avec cet homme qui l'avaient marqué. Maintenant Adam, à chacun de ses pas, se conformait en tout à la volonté et aux désirs du cheikh, devenu son maître et précepteur. Maintes fois, celui-ci l'avait instruit dans le secret des *karamats**, ces capacités surnaturelles propres aux chefs de l'*attarika* al-Kasnazani*... Les derwiches, tombant en transe, étaient capables de se transpercer le thorax, le menton, le ventre et d'autres parties du corps à l'aide d'instruments pointus sans éprouver la moindre douleur. Ordinairement, il n'y avait pas de sang et la blessure, rapidement cicatrisée, ne laissait aucune trace. Ces hommes se perçaient le péritoine, éteignaient des torches enflammées à l'intérieur de leur bouche, mangeaient du verre et des scorpions, se faisaient piquer par des serpents venimeux, se soumettaient à l'action du courant électrique. Ces spectacles n'étaient pas pour les nerfs fragiles. Chaque démonstration procurait à Adam des forces considérables, elle faisait croître en lui la certitude de la victoire dans les combats à venir.

Surmontant les sensations désagréables provoquées par les *karamats*, Adam était prêt à endurer lui-même ces épreuves. Mais le cheikh s'y opposa. Il estimait qu'Adam était insuffisamment préparé : c'était la jeunesse qui parlait en lui, non l'esprit. Il voyait en outre dans la fougue de son disciple un attachement à des choses plus grandes encore. Il savait que son emballement et son tempérament étaient un obstacle : ils l'empêchaient de se soumettre à la raison.

Voyant dans les yeux d'Adam les étincelles d'un feu indomptable, le cheikh comprit que, si celui-ci suivait le chemin de la foi, il aurait un grand avenir. Mais si, étant donné son caractère, il ne se laissait pas guider par la raison, il risquait de nuire non seulement à lui-même, mais aux fidèles qui le suivraient.

Après de longs entretiens et un examen minutieux des connaissances du texte coranique, le cheikh vérifia la façon dont son disciple l'interprétait et le mettait en pratique. C'est dans la juste interprétation et l'application quotidienne de ces préceptes que réside la force de n'importe quelle religion.

Le cheikh nota pour lui-même que l'aura d'Adam émettait de puissants courants. Leur champ d'action pouvait influencer l'entourage à son propre avantage. C'était une arme qui permettrait à Adam de mener un fructueux travail idéologique parmi les fidèles engagés dans la voie de la vérité et, plus précisément, en combattant le séparatisme, d'unir les peuples de Tchétchénie et tous les musulmans placés sous la juridiction des Russes.

Lui souhaitant bon voyage, le cheikh dit à Adam : « Tu as atteint selon moi, dans les connaissances, la perfection. Tu as acquis tout ce qu'il fallait pour être reconnu par tous les fidèles et les conduire à ta suite. Je te donne pleins pouvoirs sur tout le territoire postsoviétique pour interpréter le texte sacré du Coran, mener un travail d'explication parmi les fidèles et

suivre dans tes actes la voie du soufisme* et la Sunna*. L'étude ne t'est plus nécessaire. Garde ceci en mémoire, Adam : je t'interdis de t'occuper de politique. La foi te sauvera, la politique te tuera. Suis les préceptes du Prophète. Si tu suis mes conseils, la miséricorde d'Allah se tournera vers toi... »

Adam reçut les instructions du cheikh comme une directive, une injonction d'en haut. Il avait conscience de sa responsabilité face à un homme qui, descendant du Prophète, lui déléguait ses pouvoirs. Maintenant, ses connaissances n'étaient plus qu'une plateforme sur laquelle il s'appuyait pour accomplir la tâche que lui avait assignée le descendant du prophète Mahomet. Tout, désormais, dépendait de lui, de la voie qu'il choisirait.

CHAPITRE DIX

LA TCHÉTCHÉNIE AVANT L'ÉCLIPSE DU SOLEIL

■ **1994.** Partout en Tchétchénie retentissaient des appels guerriers à la liberté et à l'indépendance. Les querelles intérieures allaient bon train. L'opposition artificiellement créée sous la forme d'un Conseil provisoire brandissait les armes et tentait de contrecarrer Doudaev. Elle manquait cependant de forces et d'organisation bien que reconnue par Moscou, tout comme d'ailleurs le pouvoir de Doudaev, et, tout comme lui, ravitaillée en armes par les entrepôts militaires de Mozdok*. Les deux côtés se préparaient méthodiquement à l'empoignade décisive (décisive non pas au sens propre, mais pour créer un précédent à la guerre civile en Tchétchénie).

Certains pensaient que cette empoignade serait véritablement décisive, mais les leaders du Conseil provisoire et Doudaev savaient que l'élite politique de la Russie avait besoin

non pas d'un conflit, mais de l'apparence d'un conflit. Elle en avait besoin pour faire entrer les troupes fédérales dans la République rebelle. Le délai imparti par Eltsine à Doudaev pour « non-ingérence de la Russie dans les affaires intérieures de la Tchétchénie pendant trois ans » expirait à l'automne 1994. Il restait en outre un peu plus d'un an avant l'élection du président russe. Pendant ce temps, la clique de Doudaev était parvenue à s'opposer à presque tout le Nord-Caucase, ce qui permettait aux dirigeants politiques et militaires russes, avec l'aide des médias, de présenter la Tchétchénie et les Tchétchènes comme les ennemis potentiels de la Russie.

La tension était telle qu'on avait l'impression que la guerre avec la Russie allait éclater d'un moment à l'autre ou que, suivant la volonté d'Allah, la Russie au terme d'un dialogue politique allait accorder la liberté à la Tchétchénie.

Quel qu'en fut le désir, cette dernière variante n'était pas destinée à se réaliser. Premièrement, pour Eltsine, la sortie de la Tchétchénie signifiait sa mort politique, et deuxièmement, il risquait de créer un précédent fâcheux dans un pays comptant de nombreuses nationalités. Un pareil choix risquait d'être catastrophique pour l'unité du pays et le destin de son président.

Beaucoup comprenaient également qu'Eltsine ne pouvait accepter la « sortie » de la Tchétchénie pour une autre raison. Il voulait préserver la Russie de la débâcle en premier lieu en raison de ses ambitions. L'homme placé à la tête d'un État au prix de millions de gens sacrifiés et, prétendant presque au titre de tsar et d'autocrate (« Nous, Boris I^{er}... »), ne pouvait permettre chose pareille aux Tchétchènes et même aux Russes si tant est que ces derniers en aient eu le droit.

En trois ans de non-ingérence russe, l'idéologie de Doudaev, outre la débâcle totale et le pillage en règle de la République, finit, avec la faim et le froid, par plonger le peuple tchétchène dans un désespoir total. Le résultat fut le renforcement des

forces armées auquel il fallut ajouter l'intransigeance de la Russie concernant la souveraineté de la République tchéchène et son agressivité à l'encontre des Tchéchènes eux-mêmes. Les gens sensés comprirent que la politique séparatiste de Doudaev était à l'origine de la situation sociale et de la ruine économique dans laquelle se trouvait la Tchétchénie. Ce n'est pas la Russie, mais Doudaev qui mettait les Tchétchènes sur les genoux. Sa politique était, et est encore, l'abîme dans lequel serait bientôt précipité le peuple tchéchène.

Les clans criminels et le nouveau pouvoir, habitué à survivre dans n'importe quelle situation et à faire de l'argent jusque dans le sang de ses compatriotes, ne reculaient devant rien. Des Tchétchènes, qui autrefois craignaient Dieu et avaient confiance dans la foi des hommes, devenaient des monstres sans âme. Les règles de conduite élaborées par des siècles de tradition patriarcale volaient en éclat. La nation tchéchène, jadis unie, éclatait en fractions multiples. La confiance réciproque avait disparu.

Ceux qui avaient choisi la voie du gain sombrèrent dans le meurtre, le pillage, la violence, perdant tout respect vis-à-vis de l'homme pacifique. La dislocation sociale conduisait à la haine et à l'intolérance. Des vices dignes de sauvages apparaissaient au grand jour. Tout se déroulait suivant le scénario des ennemis du peuple tchéchène. C'est dans cette vie pleine de contradictions qu'allait plonger Adam, l'homme devant lequel, aux dires de son maître, s'entrouvraient les portes des secrets de l'islam. Le cheikh de Bagdad comptait bien que le disciple qui lui avait juré fidélité et reconnaissance, par son intelligence, son bon sens et sa sagesse, serait capable d'aider le peuple tchéchène à prévenir le malheur à venir.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement de l'auteur

7

PREMIÈRE PARTIE: QUAND LE DIABLE SE REPOSE

1. Sur la crête du passé	10
2. Les origines de la doctrine	20
3. La jeunesse d'un pseudo-prophète	26
4. À la croisée des chemins	30
5. Le chemin du rêve	35
6. Sous la protection du cheikh	37
7. Un songe	40
8. « Honore ton père et ta mère... »	44
9. La leçon du cheikh	48
10. La Tchétchénie avant l'éclipse du soleil	50
11. « Car ils ne savent pas ce qu'ils font... »	53
12. À la recherche de partisans	58
13. « Tu aimeras ton prochain... »	60
14. N'use pas des ruses du Malin...	69
15. La vérité du monde	71
16. Un coup de fil inattendu	74
17. Le ministre des Finances de la Tchétchénie	76
18. L'enlèvement du banquier	81
19. 24, rue Smolny	83
20. L'organisation « Adamalla-Humanité »	85
21. Contrôle ou mise à l'épreuve	88
22. Une fosse dans les environs de Moscou	91
23. « Le médiateur » à la cassette VHS	93
24. « Adamalla »	97
25. L'opposition quitte « Adamalla-Humanité »	100
26. La disparition des opposants	102
27. Un coup de fil à midi	107
28. Un mouvement « politique »	109
29. Crise intérieure	111
30. Un gouvernement en exil	115
31. L'attaque du banquier	118
32. Le gouvernement fait parler de lui	120
33. Septembre 1999	122

TCHÉTCHÉNIE, OPÉRATION « CHÂTIMENT »

34. Les voyages en Tchétchénie	125
35. Le doping politique	130
36. La mort de Guezi-Makhma	132
37. L'agonie	137
38. L'expiation	141
39. La Tchétchénie à la clarté du crépuscule	144

DEUXIÈME PARTIE: LA TCHÉTCHÉNIE DANS L'IMBROGLIO DES PASSIONS

1. La paix en Tchétchénie: fantasmagorie russe	154
2. Paix tchéchène avec détonateur	157
3. Le contexte social tchéchène d'après-guerre	162
4. Les Tchétchènes se voient attribuer le statut de terroristes	166
5. Comment on prépare une guerre...	169
6. Le dossier itchkérien sur l'émir Khattab	180
7. Projets de traités pour des pourparlers traînant en longueur	184
8. Le décret du président russe et les actions du régime	187
9. Peut-on vivre avec un statut différé?	189
10. La trahison: un pas psychologique compliqué	191
11. Querelles intestines dans la société	196
12. Marchandise vivante	202
13. Les enlèvements accélèrent l'opération « Châtiment »	205
14. Terreur à la carte et « terrorisme tchéchène » à la russe	211
15. Les « pistes tchéchènes »	214
16. Les explosions de Moscou: un nouveau tournant	224
17. Des ombres se profilent derrière les attentats	228
18. Motifs d'inculpation de l'ancien agent du FSB	232
19. La société « Lanako »	236
20. Qui a besoin de faire sauter la Russie?	239
21. Présomption de culpabilité	243
22. « Ne nais pas Tchétchène... »	246
23. Le prisonnier de « Matrosskaïa tichina »	248
24. La route vers le Daghestan est ouverte	251
25. La loi a ses limites	253
26. Mozdok	261
27. Poutine veut achever l'ennemi dans sa tanière	263

TROISIÈME PARTIE: OPÉRATION « CHÂTIMENT »

1. Le « Vatican » daghestanais	270
2. La pieuvre daghestanaise	273
3. Une guerre sur deux fronts	285

TABLE DES MATIÈRES

4. La technique des « frappes ciblées »	290
5. « Tu ne tueras point... »	291
6. Frappes « ciblées »... sur des réfugiés	294
7. La vie d'Abou	300
8. La famille d'Abou dans la tourmente	308
9. Visite nocturne	311
10. Les « filtres »	321
11. Chronologie des événements	325
12. Département très spécial	331
13. Le pétrole tchéchène	336
14. Le représentant spécial du Président	341
15. <i>Zatchistka</i> dans le bourg de Novye Aldy	345
16. « Butter dans les chiottes »... ses propres agents ?	350
17. La « médaille du Courage » du colonel Boudanov	354
18. Chronologie des événements, suite	356
19. Quand le mensonge est exposé en vitrine	360
20. La mort d'Aïzan Guezoueva	366
21. Paix à la Poutine	369
22. L'invalidé Vladimir	372
23. L'opération « 6 août » 2002	374
24. Les jeux du Kremlin	380
25. <i>Nord-Ost</i> , le spectacle continue...	383
26. Le meurtre du président du Parlement de l'Itchkérie	387
27. Chronique des événements, suite	390
28. Nettoyage à la Kadyrov	394
29. L'énigme de l'élection de Kadyrov	398
30. « La troisième force »	402
31. L'État-major n'est pas dépourvu d'imagination ni d'humour	404
32. Les âmes mortes du recensement tchéchène	407
33. Chronologie des événements, suite	410
34. La mort d'Akhmad Kadyrov	415
35. Beslan, les causes d'une tragédie	419
36. Chronologie des événements, suite et fin ?	422
37. Le meurtre de Maskhadov	424
38. La mort du secrétaire du Conseil de sécurité de Tchétchénie	432
39. L'Islam, au-delà de l'intellect	436
40. La Tchétchénie d'aujourd'hui et le chaudron ossète	439
Postface	445
Glossaire de l'auteur	448